

Claire Harmand

Une éthique avec l'objet *a*

À partir de l'éthique du bien-dire, l'éthique relative au discours, déjà abordée lors des précédentes séances de ce séminaire, je parlerai de l'éthique relative au discours analytique, « lien social déterminé par la pratique d'une analyse ¹ » qui concerne l'analysant comme sujet parlant et l'analyste qu'un désir anime.

Le sujet parlant : parlêtre

La règle fondamentale est une incitation plus qu'un impératif d'associer librement. Il s'agit de parler, et rien d'autre, ce qui s'oppose aux « thérapies par le corps ». Parler, avec les effets de jouissance que cela emporte : « la jouissance, rapport de l'être parlant avec son corps ² ». Une patiente dit : « À force de ne pas parler, on ne sent plus rien » ; dans sa famille on ne parlait pas, et elle me dit être allée pendant des années à ses rendez-vous pour ne rien dire. En l'absence de parole, le corps n'est pas habité, n'est pas touché, on est devant une image figée, sans voix. Parler en analyse, c'est parler avec la reconnaissance et la prise en compte de la dimension inconsciente, et aussi de la dimension énigmatique, c'est-à-dire réelle, du corps humain, que la psychanalyse ne résout pas – ce que certains sujets oublient, en voulant considérer leurs désordres somatiques comme étant d'origine « psy ». Le corps humain est le lieu de la parole, il n'y a pas de parole sans corps qui la soutienne. La parole fait appel à l'autre, les corps sont solidaires. Hors parole ils sont solitaires, comme dans les pratiques qui consistent à « faire la fête », « s'éclater » tout seul parmi les autres, ou à se faire objet manipulé, déchu, déchet.

1. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 27.

2. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 2 décembre 1971.

L'association libre déloge le sujet de la satisfaction qu'il pourrait avoir à parler, pour le confronter au traumatique, au désarroi. Cette pratique persévérante, très difficile à accomplir, va à l'encontre du bien-être et de la réassurance, elle vise non pas le principe de plaisir mais son au-delà. Dire tout ce qui vient implique la douleur, la honte, la pudeur, le dégoût, qui résistent à l'aveu du fantasme, position de jouissance liée aux premières satisfactions autoérotiques, incestueuses, perverses.

L'inceste est en effet le désir le plus fondamental (cela se révèle dans les cures analytiques), l'aveu du désir inconscient va de ce côté-là. Freud a découvert que la loi est étroitement liée à la structure du désir : la loi fondamentale, quant au fondement de la morale, est celle de l'interdiction de l'inceste. Les lois et les règles morales de l'Autre font barrière à ce désir, prétendant servir le bien commun. L'impératif du surmoi, dont les injonctions restent intégrées à la problématique du complexe d'Œdipe, fait barrière lui aussi au désir.

L'éthique de la psychanalyse se distingue de la loi morale, elle amène à reconnaître le désir inconscient ; à désirer tout en rendant inaccessible l'objet du désir, en le cernant comme cause du désir. Chacun a à affronter ce qui est inhérent au désir, à savoir que rien n'indique ce qu'il faut faire et comment faire, qu'il est seul et ne peut attendre aucune aide de l'Autre. C'est une éthique sans idéaux, elle consiste en une confrontation avec cet impossible que chacun rencontre dans sa particularité.

La dimension éthique de l'analyse se définit par la recherche, par la parole – bien dire – de ce noyau particulier qu'est, chez tout parlêtre, le rapport de la jouissance et du désir. L'impératif va vers le désir inconscient. Mais il est plus question de jugement éthique que d'impératif quand Lacan dit : « Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir ³ » – avoir cédé, dans l'après-coup. Interpréter l'éthique de la psychanalyse selon un mot d'ordre « ne pas céder sur son désir » pourrait justifier la perversion en confondant le désir inconscient avec la volonté de jouir ; justifier la jouissance comme affirmation du moi, dans un retour au moi fort.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 368.

La perspective de cette éthique du désir réclame d'abord que le sujet adienne, selon le précepte freudien : « Wo es war, soll Ich werden ⁴ », à traduire selon les commentaires de Lacan : « Là où ça était, Je dois advenir ⁵ », phrase qui énonce une éthique du sujet.

L'objet *a* est corrélatif de l'émergence du sujet. Le sujet n'est que l'effet du signifiant : un signifiant (S1) représente le sujet (\$) pour un autre signifiant (S2), et petit *a* est le reste de cette opération signifiante, un reste de jouissance. Il échappe à l'articulation signifiante et, en tant que cause du désir, il en est le moteur. Le renoncement à la jouissance, effet du discours, a comme conséquence l'émergence du plus-de-jouir, qui est notre mode de jouissance, reste à la place de la perte de jouissance. Petit *a* fonctionne comme lieu de capture de la jouissance, il l'attire et la condense, c'est un trou qui impose une forme à la jouissance. Dans le discours du maître, quelque chose est perdu, il y a un plus-de-jouir à récupérer.

On ne peut pas se le représenter, il nous échappe. Un analysant le cerne, c'est pour lui une découverte, puis à la séance suivante cela s'est échappé... Il arrive ainsi que certaines fins d'analyse durent longtemps.

Dans *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan évoque « le vase [...] comme un objet fait pour représenter l'existence du vide au centre du réel qui s'appelle la Chose ⁶ », ce vide avec lequel le potier crée le vase. Une citation extraite de la pensée chinoise peut illustrer ce propos au sujet du vide, lequel est non pas le néant, mais source de toute chose et objet de méditation : « Trente rayons convergents réunis au moyeu, forment une roue ; mais c'est son vide central qui permet l'utilisation du char. Les vases sont faits d'argile, mais c'est grâce à leur vide que l'on peut s'en servir. Une maison est percée de portes et de fenêtres, et c'est leur vide qui la rend habitable. Ainsi, l'être produit l'utile ; mais c'est le non-être qui le rend efficace ⁷. » Pour que quelque chose existe, il faut un trou. Ce trou, ensuite colmaté par un objet, le sera toujours de façon insuffisante ou inadéquate.

4. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles conférences*, Paris, Gallimard, 1984, p. 110.

5. J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1968.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 146.

7. Lao Tseu, *Tao-Te-King*, chap. xi.

L'objet *a* est ce qui vient occuper le lieu d'un vide dans l'Autre, qui impose une forme à la jouissance d'un sujet. Cette jouissance vient s'incarner dans la rencontre avec le corps, au niveau de ses orifices, par « communauté topologique » avec ces bords, c'est la pulsion.

On dit que l'objet *a* a deux faces, pleine et vide ; mais il n'en a qu'une, il n'est que vide puisqu'il est ce qui manque, ce qu'on n'a pas, ce qui est « à récupérer », c'est le vide de la chose. La face pleine est un leurre que le sujet névrosé saisit pour soutenir son désir dans le fantasme, un objet du désir qui vient occuper la place vide de l'objet *a*. C'est d'un objet qu'il persiste à croire consistant, et même précieux, que le sujet névrosé se soutient : petit *a* est à la place de la vérité dans le discours de l'hystérique. Dans ce discours, le sujet préserve sa jouissance, dont est séparé ce qu'il articule dans le signifiant. La récupération de la jouissance perdue sous la forme de l'objet *a* en tant que plus-de-jouir vient ici comme une vaine tentative, vouée toujours à l'échec, pour colmater le manque de jouissance produit par le signifiant. C'est le ressort de la répétition. C'est pourquoi le trajet pulsionnel ne fait que tourner autour, il n'y a rien à emporter.

Il s'agit pour l'analysant que soit débusquée la vérité, le petit *a* en place de vérité dans le discours hystérisé. Comment donc un sujet pourra-t-il arriver à mettre en évidence ce qui lui est central et particulier si un autre, l'analyste, ne tient pas pour lui, le temps nécessaire, cette place essentielle (du côté du désir de l'analyste) ? L'analyste prend la place vide de l'objet *a* pour débusquer un objet consistant, afin que se révèle le vide de petit *a*, qui n'apparaîtra alors que comme semblant de la jouissance impossible, « élevé à la dignité de la Chose ». Il s'agit de faire ressortir le signifiant tel qu'il organise les choses autour de lui, avec l'objet *a* qui se débusque dans l'intervalle entre deux signifiants comme indice du désir. La coupure signifiante est ce qui permet qu'émerge l'objet *a*, qui n'est jamais là où on l'aurait pensé. Pas de neutralité bienveillante, donc ; pas non plus de durée fixe des séances, car habitude et conformité ne permettraient pas de débusquer quoi que ce soit, de déranger la jouissance du fantasme.

L'objet *a*, situé au joint des trois registres R, S et I dans le nœud borroméen, figure dans chaque discours et se déplace.

Dans le discours de l'analyste, le petit *a* en place de semblant détermine la position de l'analyste ; semblant parce qu'il n'est pas

l'objet *a* agalma de l'analysant, qui ferait bouchon au désir ; semblant parce que l'analyste est présent, par rapport au réel impossible, irréprésentable. Au psychanalyste « est confiée l'opération d'une conversion éthique radicale, celle qui introduit le sujet à l'ordre du désir ⁸ », sa position est de ce fait « la plus responsable de toutes ».

Cette position de semblant d'objet *a* se prend à partir du savoir (S2) issu de la cure analytique, savoir en place de vérité, d'où le petit *a* a été délogé. Le désir de l'analyste s'appuie sur ce savoir et sur rien d'autre. La position de l'analyste est solidaire de ce savoir : pas d'analyste en position de semblant de petit *a* sans ce savoir sous-jacent (a/S2). L'articulation entre désir et savoir est ici à l'œuvre.

De la place de semblant d'objet *a*, l'analyste donne consistance au discours hystérisé de l'analysant, il met en place les conditions pour qu'apparaisse la subjectivité du patient ; pour que le sujet entende ce qu'il dit, qu'il se décolle de son moi, qu'il « regarde sa propre part dans le désordre dont il se plaint » : rectification subjective ; pour qu'il ne reste pas prisonnier des chaînes signifiantes qui le constituent, qu'il remette en cause ses positions subjectives.

Quel S2 ? Outre le savoir acquis par le déchiffrement de l'inconscient, le savoir du psychanalyste prend en compte avant tout la part de non-savoir : le réel (castration, division, non-rapport sexuel). « La place du non-savoir est centrale, dans ce que le psychanalyste sait. » De ce fait, ce savoir n'est pas maîtrisable, il ne peut pas tout se dire, la vérité de ce discours, c'est qu'il y a le réel, c'est un savoir sur la vérité. Mettre de côté ce qu'on sait face à tout nouveau cas, selon la recommandation de Freud, c'est mettre le savoir sous la barre, laisser place à l'étonnement, à ce qui n'entre pas dans les catégories déjà bien définies. Et c'est utiliser ses « oreilles pour ne point entendre, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu ⁹ », puisque le désir demande moins à se satisfaire qu'à être entendu. La raison n'est pas au centre de notre fonctionnement psychique, ce qui ne cesse d'être bouleversant. Le seul savoir qui importe, c'est celui du patient, savoir refoulé qu'il s'agit de faire émerger, et qui est ensuite destiné à être destitué. Ce qui est à privilégier est non pas le savoir, mais l'énonciation.

8. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, édition de l'ALI, p. 529.

9. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 253.

L'analyse vise à ce que la vérité soit dite et à accepter qu'on ne puisse la dire qu'à demi. C'est vraiment spécifique à la psychanalyse. La différence fondamentale avec les psychothérapies classiques passe par l'option éthique : soit rectifier ou renforcer le fantasme, soit se placer au-delà de sa fonction de bouchon du désir dans l'Autre. Avec le bon sens, prévalent la dimension imaginaire et l'illusion d'une complémentarité avec l'Autre.

Certains sujets tiennent à faire une psychothérapie : par exemple, « gérer les angoisses », résoudre par la parole un conflit avec le père, puis arrêter pour aller vérifier « concrètement » dans la réalité que les choses ont changé avec ce dernier (il s'agit d'un patient qui est revenu en analyse quelques années plus tard). Un autre s'étonne de dire des choses jamais évoquées lors de trois longues psychothérapies, mais n'accepte pas le désordre que cela provoque chez lui quant à l'ordre du symptôme et de sa jouissance, et cesse de venir parler.

Quant à ce que l'on appelle les nouvelles thérapies, ce n'est que suggestion et conditionnement, retour à ce qui se pratiquait déjà avant Freud. Le rejet de la notion de sujet et de l'hypothèse de l'inconscient est en conformité avec ce qu'on ne saurait appeler éthique de notre civilisation, dans laquelle au malaise s'est substitué le marché des biens, tout-puissant. L'expansion des neurosciences et des technosciences conduit à l'objectivation du sujet, relayée par la psychiatrie biologique, la neuropsychologie et les psychothérapies comportementales.

L'éthique avec l'objet *a* veut donc dire avec l'objet *a* solidaire du savoir issu de la cure, et maintenu sous-jacent. L'analyste se propose en tant qu'objet qui maintient l'exigence permanente d'un dire et d'une ouverture sur la faille subjective. Du début à la fin il incarne cette faille, et il se déplace, pour ne pas être là où le sujet l'attend. L'objet *a* occupe le centre de l'éthique de la psychanalyse.

Cette position de l'analyste objecte à l'usage du contre-transfert des analystes postfreudiens. Excroissance de la subjectivité de l'analyste, le contre-transfert vient masquer le désir. L'analyste associe, par exemple, une de ses pensées propres à partir d'un rêve de l'analysant et lui en fait part ; c'est de la suggestion, comment l'analysant reçoit-il cette parole étrangère ? Mais, malgré tous nos efforts, pouvons-nous éviter la suggestion ?

La psychanalyse prétend toucher le réel impossible avec le signifiant ; toucher, cerner le réel, qui revient à la même place. Toucher le réel a des effets sur la jouissance du sujet. Telle n'est pas l'orientation des analystes postfreudiens, tant critiqués par Lacan, dont les critiques restent valables à l'heure actuelle. En effet, s'ils ont lu Lacan et appris à distinguer les catégories I et S, ils n'appréhendent pas celle du R, ce qui ne permet pas de décoller du plan de l'identification.

Mais ces points de repère n'empêchent pas l'émergence de dérives « postlacaniennes », selon la solidité de l'articulation entre a et S2, la conception que l'on a du a et du S2, et surtout selon la passe de l'analyste. Des interventions à partir du savoir de l'analyste ramènent à la signification et au sens du symptôme. Le S2 est alors en place de semblant, comme s'il était le maître, comme si l'analyste maîtrisait le savoir, comme s'il s'identifiait ou se conformait à un savoir, celui du discours universitaire. Diverses conjonctures risquent de ramener l'analyste à une position relevant de la psychothérapie. C'est fort dommageable si c'est à son insu et s'il continue à annoncer une pratique de psychanalyste.

Alors, « il n'y a d'autre éthique que de jouer le jeu selon la structure d'un discours », indique Lacan dans l'introduction au séminaire *RSI*¹⁰. Il faut être dupe, c'est-à-dire coller à la structure. L'année précédente, au début du séminaire *Les non-dupes errent*, il propose de « forger une tout autre éthique, une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient, qui en fin de compte est notre seul lot de savoir ». C'est l'analyste qui est concerné : « Suis-je assez dupe pour ne pas errer ? Est-ce que je colle assez au discours analytique ? Est-ce que je colle assez pour ne pas m'en distraire ? » Il précise un peu plus loin : « Je dois rester collé, je dois rester dupe, et plus encore dupe sans me forcer. » Si on est dupe en se forçant, on arrive à ne pas errer, mais ça ne tient pas. Puis, « il ne suffit pas d'être dupe pour ne pas errer. Il faut n'être pas dupe de n'importe quoi » (« dupe » : plumage de huppe, par allusion à la stupidité prêtée à cet oiseau !).

10. J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, leçon du 19 novembre 1973.

Après la passe

Après la passe, « celle de se poser en analyste ¹¹ », la solidarité entre *a* et S2 d'où l'analyste tient sa position tient-elle de manière solide, une fois pour toutes ? Lacan répondait pour lui-même : « Encore me faut-il pour m'y maintenir au vif de ce qui m'y autorise, ce procès toujours le recommencer ¹². » À ce recommencement nécessaire nous n'échappons pas. « Recommencer la passe, c'est faire un certain "pas", un certain mouvement [...] pour avancer quelque chose ¹³. »

La clinique de l'analyse après la passe montre dans les faits un écart pour les analystes entre la pratique, où la position d'analyste peut tenir, et la vie, où le sujet « se récupère » sur le plan de la jouissance et de la consistance de l'objet, plus ou moins à son insu. Ne nous en étonnons pas : la vie continue, ainsi que le déroulement de la chaîne signifiante et le refoulement. Le S2 retombe dans l'oubli, et la passion majeure chez l'être parlant reste l'ignorance. Des nœuds de jouissance, jouis-sens, ne manquent pas de se resserrer, d'autres de se faire. Ces nœuds se font de « lalangue », issue de la façon dont chacun a reçu les paroles de son entourage dès le début de sa vie, et que l'analyse n'a touchée qu'en certains points. Ces nœuds sont toujours étonnants, quand ils se défont en analyse ou quand ils se font. Par exemple chez cet enfant de 3 ans, avec le mot « réunion » : sa famille vit à la Réunion, il en entend parler depuis toujours, s'apprête à y partir en vacances ; quand un jour sa mère s'absente pour une réunion à l'école, il croit qu'elle part sans lui ; après un bref moment de confusion, il comprend très vite, mais les explications de sa mère sur les deux sens du mot ne l'intéressent pas ; il veut garder ce que la réunion représente pour lui, et qu'il ne dit pas ; c'est un nœud de jouissance auquel il tient.

Des coups de réel ne manquent pas d'arriver dans la vie, et c'est avec lalangue et des nœuds non dits et non sus que se récupère la jouissance. Avec l'analyse, on peut être en mesure d'en dénouer parfois, puis il peut s'avérer nécessaire de retourner en analyse pour un autre abord du réel, pour qu'encore « le réel en deux points

11. J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 10.

12. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 50.

13. J. Clavreul, *L'Homme qui marche sous la pluie*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 89.

surmonte le symbolique [...], que réel et symbolique se nouent autrement », comme le dit Lacan dans son séminaire inédit *RSI*.

Quant à la position du psychanalyste dans la pratique, elle ne se vérifie que par les effets éprouvés par l'analysant : effets de subjectivation, de rectification subjective, effets thérapeutiques, effet de repérage du fantasme, de lâchage et de nouage. Elle est précaire, il ne suffit pas d'avoir fait un pas, la passe, il importe de faire les suivants, toujours. Si nous avons l'idée que cette position est stable, ce serait un nouveau fantasme, celui de l'analyste fixé à sa position.

Mais pourquoi persistons-nous à occuper cette place ? Là aussi, cela tiendrait à l'articulation entre *a* et *S2*, à un rapport au savoir sur la vérité. L'émergence du réel qui a surmonté le symbolique dans l'analyse n'est-elle pas venue en réponse ou plutôt en réplique, en contrepoint à d'immenses questions du sujet, questions posées très tôt, bien avant l'analyse ? On peut constater que certains enfants, pas tous, dès qu'ils savent parler, posent de grandes questions sur la vie, la mort, l'univers. D'autres, pas tous non plus, ne disent rien, mais ont vu très vite que ce qu'on leur dit, « ce n'est pas ça ». Ce réel ne les lâche pas. Alors, quand ils ont la chance de faire une analyse, et quand réel et symbolique se nouent autrement du fait de ce deuxième point de réel surmontant le symbolique, ils en sont bouleversés. Et en conséquence, à partir de ce savoir sur la vérité (le réel dans le savoir), ils occupent une position où le savoir est à la place de la vérité. Est-ce le cas de tous les psychanalystes ? Quelles autres conjonctures pousseront à occuper cette place ?

Je vais aborder quelques autres questions, conséquences de l'éthique de la psychanalyse

L'analyste ne choisit pas la structure du sujet qui s'adresse à lui, et s'il ne recule pas devant la psychose, comme Lacan le recommandait, le désir de l'analyste rencontre un sujet non pas divisé, mais situé hors discours, qui peut accéder à une certaine subjectivation, rectification, pacification. On reçoit de plus en plus de sujets psychotiques. Est-ce parce qu'il y en a plus, ou parce qu'on les repère mieux sur le plan de la structure ? Lacan dit que c'est très fréquent ; on peut penser qu'avec la pratique, on les repère mieux. Mais pouvons-nous aussi faire l'hypothèse que, si autant de sujets psychotiques s'adressent à des psychanalystes, c'est parce qu'ils rencontrent

avec la dimension éthique quelque chose qui tient, qui peut donc tenir lieu d'appui et permettre une ébauche de suppléance à ce qui ne tient pas pour eux ?

Avec la part de non-savoir dans le savoir, on ne sait pas pour l'autre. On ne peut rien dire pour les autres. C'est une des raisons pour lesquelles la passe, dans le dispositif, est si problématique dans la (les) communauté(s) analytique(s). Chacun ne parle à propos de la passe que de la sienne propre, passage de l'analysant à l'analyste, qu'il le veuille ou non. Il arrive qu'on en fasse des généralités ; par exemple, on dit et on répète que les analysants s'installent comme analystes avant la passe, que c'est la voie habituelle, qui ne pose pas de problème s'ils continuent leur analyse et parlent de leurs cas en contrôle. Mais il est difficile de ne pas confondre petit *a* avec son habillage *i(a)*, ou de l'envisager décroché du \$ de la formule du fantasme. Alors, n'est-il pas aussi favorable de s'autoriser comme analyste après le franchissement de la passe, d'où se déduit la visée de la cure analytique ?

L'éthique nous interroge quant à l'articulation entre théorie et exposés cliniques. Si la discrétion implique un évident devoir de réserve quant à la clinique, comment en faire usage pour mettre en question la théorie, comment ne pas toujours être tenté de consolider ce que nous savons déjà ? (C'est ce dont traite *Le pas-tout de Lacan*¹⁴ ?). Faut-il pour autant retirer les cas cliniques de nos travaux dans le champ lacanien ? Pouvons-nous parler entre nous de notre pratique ?

Se pose aussi la question des effets de l'éthique ailleurs que dans notre milieu, dans certains enseignements, par exemple à des travailleurs sociaux, à notre époque où se transmettent trop souvent des dérives de la psychanalyse, même si certains ne se laissent pas tromper. Ainsi, une journaliste très pertinente s'étonnait, le 13 mars dernier dans *Libération*, lors d'un séminaire de recherche psychanalytique intitulé *Sarkozy : le symptôme. Lecture de l'inconscient* : « Alors donc maintenant on peut accéder à l'inconscient à distance ? Dorénavant, l'analyse se passerait de divan, de séances, et pour ainsi dire... de patients ! »

14. G. Le Gaufey, *Le pas-tout de Lacan ?* EPEL, 2006, p. 123.

Mais encore, puisque le mouvement psychanalytique est prêt à accueillir ce qui dérange... ou plutôt « devrait être » prêt : nous appréhendons là la dimension éthique, difficile à atteindre, face à la tendance à l'identification à ce que nous connaissons bien...

La psychanalyse touche et cerne le réel mais ne l'attrape pas. Elle met le désir à la place centrale de l'éthique, désir inconscient placé au-dessus des déterminismes et des idéaux. De notre position de sujet nous sommes toujours responsables, dans la jouissance qui se conjugue avec le désir.

La visée de la cure analytique, l'insistance pour atteindre cet idéal théorique pourrait se convertir en un nouvel idéal. Mais reconnaissons que « la plupart des analyses s'interrompent sur un certain effet thérapeutique et un certain degré de réalisation du fantasme ¹⁵ ». Que se passe-t-il avec ces analyses qui s'arrêtent au milieu d'un chemin dont les fils conducteurs sont ceux du principe du plaisir ? On cite souvent Lacan à ce propos : « Une analyse n'a pas à être poussée trop loin. Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez ¹⁶. » La question est complexe et se pose souvent, au cas par cas ; l'analyste est seul, pourrait-il s'entretenir à ce propos avec d'autres ?

Une éthique se pose pour chacun, hors mot d'ordre, hors idéal... Essentielle cependant, ce n'est pas une étiquette (une petite éthique)... Avec l'objet a, ça ne tourne pas rond avec le signifiant, il y a un os.

15. G. Pommier, *Le Dénouement d'une analyse*, Points hors ligne, 1987, p. 217.

16. J. Lacan, « Conférence à Yale University, 24 novembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 15.